

Challenge avec un Tout-venant

Leurs vaisseaux sont apparus à l'orée du système Solaire. « Ils » n'ont pas cherché à prendre contact. Ils devaient disséquer le contenu de toutes les informations enfermées dans nos satellites, probablement. Luc Servier, officier des Transmissions, a rejoint aussitôt son unité dans une zone fortifiée de Suisse...

Luc Cervier se releva, se tapota les cuisses pour en faire tomber les herbes folles, épousseta les manches de son uniforme, puis réajusta plastron et béret. Il ne convenait pas à un officier des Transmissions de l'Armée des Nations Unies de déambuler en si mauvaise tenue, même si, après cette fichue canonnade, il ne restait plus guère du prestige de son Unité ! Un regard sur les montagnes enneigées, immuables, majestueuses, à l'horizon, chassa les images qui le persécutaient. La vue apaisante fit encore une fois son effet, changeant sa musette d'épaule, il se remit en marche...

Depuis qu'il s'était approché de ce village, il ne parvenait à chasser un nouveau malaise : encore aujourd'hui, pas une seule voiture sur cette autoroute. Et, hormis ce tracteur qui l'avait doublé -en l'ignorant totalement- il n'avait encore rencontré personne. Personne ! La guerre était passée 30 km à l'est, soit, mais ici ? Ses pas ralentirent à mesure que les interrogations s'accumulaient. S'il n'y avait eu cet agriculteur, la supposition d'un massacre général aurait été plausible, mais rien n'accréditait. Cela ressemblait à une de ces prises de vue, totalement décalées, que le metteur en scène soigne tout particulièrement dans un film d'épouvante, pour mieux mettre en relief l'horreur de la suivante.

Enfin, aux premières maisons, à cent mètres de là, il aperçut une silhouette traversant un carrefour. Elle était trop loin, il n'eut pas le temps de se décider à courir pour l'intercepter. La contrariété d'avoir trop tardé pour prendre sa décision aurait provoqué un abattement insoutenable s'il n'en avait repéré une seconde... Puis un couple... Mais, les uns et les autres tournèrent un coin de rue et disparurent aussi.

Au moins, l'ambiance sortait de l'étrange et retrouvait une normalité compréhensible. Tous ces gens se calfeutraient entre deux impératives courses, se dépêchaient, s'évitaient. Rien de plus normal : quand un envahisseur vient de surgir, il est prudent d'attendre la suite des événements, bien à l'abri, le croit-on, chez soi. Étranges, quand même, ces gens qui se rendaient tout de même à leurs occupations : ils ne couraient pas. La vie reprenait son cours, probablement. N'empêche, on avait certainement repéré sa venue, derrière un rideau, et on aurait pu l'intercepter, n'aurait été que par pitié. L'accueillir ! En voulait-on tant à l'Armée de sa débâcle ?

Luc décida de ne pas en faire cas et s'engagea dans la rue principale, ils avaient leurs raisons, après tout. L'important était d'arpenter ce village jusqu'à trouver un café ou une auberge. S'il n'y en avait pas, il se résignerait à frapper à la première porte venue. Il avait faim. Pour la soif, avec un peu de chance, il y aurait au moins

une fontaine publique. Il lui restait quatre biscuits qu'il avait mis de côté, mais, pour la soif... Il y a presque toujours une fontaine dans un village suisse, il fallait s'en persuader...

Il n'y avait aucune trace de destructions. Comme sur cette route, d'ailleurs, tout au long de ces trente kilomètres : totalement indemne. Pourtant, des convois sérénéens avaient obligatoirement transité dans cette zone, que ce soit dans un sens ou dans l'autre... ? En toute logique, l'ennemi aurait dû installer des postes avancés après les avoir détruits, eux ? Préparer la poursuite de leur percée ensuite... Or, il n'y avait pas le moindre signe d'occupation à des kilomètres à la ronde. Dans les collines, alors ?

C'était à n'y rien comprendre. Et les forces de soutien aérien de l'ONU, où se cachaient-elles ? Étaient-elles parvenues à entreprendre quelques bombardements, tout de même ! Au moins ça !

S'il s'en tenait à ce qu'il avait constaté : non ! Pas un impact sur les routes secondaires qu'il avait empruntées. Ni sur cette autoroute. Ce qui signifiait que les forces aériennes humaines n'existaient déjà plus depuis bientôt un mois. Voilà pourquoi les armées sérénéennes avaient pu se répandre aussi rapidement, via l'Autriche, et venir pilonner tranquillement les lignes de défense érigées à la frontière franco-suisse.

Une véritable tornade cette invasion. Fulgurante ! C'était ça qui malmenait l'esprit, qui affolait la raison. La fulgurance, la facilité... Ce qui rendait la déroute aussi tragique, c'était la vitesse avec laquelle ces forces avaient mené l'assaut. Un assaut ? Non : un assaut suggère une résistance ! Il n'y avait pas eu résistance, c'était flagrant. Une dérisoire facilité, voilà ce que l'on ressentait. Venir de l'Oural, ainsi... Tant de kilomètres en si peu de jours... Un raid...

Étrange et incompréhensible. Ou alors, bien trop logique : ils connaissaient toutes les infrastructures avant même de débarquer. Ils savaient où on les attendait. Ils avaient certainement réussi à décrypter les informations des satellites de communication avant de les détruire. Ensuite, forts de ces renseignements, ils avaient su où frapper précisément, au mètre près, pour neutraliser les centres de commandement et –ainsi- disloquer totalement le réseau de défense des terriens. Du beau boulot. Sinistre, mais du beau boulot !

Ce scénario, Luc Cervier l'avait construit de bout en bout, à partir d'informations confidentielles, des rumeurs disparates qui courraient, peut-être farfelues, et de déductions personnelles. Rien de plus. Dès le début de l'invasion, les Transmissions avaient flanché. Mais, à la lumière des récents événements, tout se recoupaient parfaitement pour expliquer le déroulement de cette invasion :

Premier acte : six septembre 2058, une flotte de vaisseaux spatiaux croise au large de Saturne. On pense d'abord à un champ de météorites capturé par la masse de la planète, avant de se rendre compte qu'ils sont tous de taille et de forme identique. L'événement, évoqué pendant des décennies pour amuser le bon peuple, se révèle prodigieux : des visiteurs extraterrestres ! Religieux, philosophes, scientifiques, politiques, tout le monde est sous le choc, puis tout le monde se met à donner de la voix.

Deuxième acte : Ces visiteurs ne répondent à aucune tentative de contact. Le 18 septembre, ils sont en orbite géostationnaire et ne répondent toujours pas. Ils doivent décoder, épilucher, traduire tout ce qu'ils captent. Émissions et langues parlées, cultures et concepts, ils étudient toute l'organisation des petits primates qui s'agitent en dessous. Début octobre, trois escadres distinctes se posent sur Terre, deux de part

et d'autre de l'Oural, la troisième dans l'état du Montana, en Amérique du Nord. « On » ne bouge pas. « On » refuse toujours tout contact. Bien obligé pour l'ONU de réagir en mobilisant des forces armées aux abords de ces points qui ont, en bonne logique, toutes les apparences de trois têtes de pont ! Car il est maintenant clair que ces étrangers ne sont pas « venus en paix » et n'ont guère l'intention de nous offrir les bienfaits de leur civilisation.

Dernier acte : alors que les fortifications de siège sont en passe d'être achevées autour de ces trois zones de débarquement, une kyrielle d'engins en sort, se répandent dans la nature à une vitesse moyenne de deux cents kilomètres à l'heure, dévastent tous les points militarisés sur leur passage... Certains foncent vers l'Asie, un autre parti vers l'ouest du Continent. Et le lieutenant Luc Cervier, affecté en Suisse, à la Zone Européenne d'Observation et de Défense, censé, à ce titre, « détecter et neutraliser tout mouvement ennemi », voit passer dans la vallée qui lui fait face, au ras du sol, en formation serrée, une dizaine d'engins massifs et inquiétants.

Un seul se détachera du groupe pour venir pilonner les bunkers qu'ils croyaient tous si bien cachés. Près d'une cinquantaine de tirs, parfaitement ajustés, sur des cibles enfouies à plus de dix mètres sous terre, le tout en moins de deux minutes. L'engin de mort n'a pas encore fini de cracher sa rafale que tous les points névralgiques de la ligne de défense explosent les uns après les autres. Effroyable performance ! Il n'y a plus de commandement, ni radar, ni système de contrôle, ni plus rien qui soit encore efficace. Communications et possibilités de ripostes : nulles. Plus rien !

Et aucun fantassin ne viendra « finir le travail ». À juste titre, puisque le travail est déjà fini ! Et Luc Cervier, préposé à la « détection de l'assaillant », n'a plus qu'à sortir de son bunker défoncé, jumelles à la main, pour constater qu'il est toujours en vie et pour voir les dégâts. Les collines sont ravagées et brûlent, en silence, ça et là. Dans les minutes qui suivent, des explosions : les munitions. Point final. Et la guerre est provisoirement finie pour les quelques rescapés qui avaient eu l'idée, ou la possibilité, de sortir de leurs fortifications. Fin de la représentation. Un moderne et terrifiant : « veni vici ». Quant au « vidi » : la condition était, vraisemblablement, validée depuis déjà des semaines dans des ordinateurs venus du fond de l'espace.

Ils resteront un mois à attendre de nouvelles consignes. Des consignes qui ne viendront pas. Une évidence : il n'existe plus aucun état-major encore actif. Si le même scénario s'est déroulé partout ailleurs, avec cette rapidité, comme pour eux, tout porte à croire qu'il n'y a plus de Forces des Nations Unies pour le secteur Ouest-Europe. Dans les bunkers en ruine, entre survivants, s'ensuivront alors d'interminables discussions quant à la conduite à tenir. Luc, lassé par cette inertie, est l'un des premiers à quitter les hauteurs sinistrées. Pour lui, la guerre ne peut s'achever ainsi. Rester là, à attendre on ne sait trop quoi, autant partir à la quête de nouvelles.

Une journée et demie de marche l'a mené jusqu'à ce bourg, un bourg dont il arpente la rue principale. Il n'a pas encore vu un seul ennemi, mais la soif lui colle la langue contre le palais. Ses quatre biscuits, au fond de la musette, prennent de plus en plus de place dans ses pensées...

*

Il avait dépassé les premières maisons et marchait dans ce qui devait être la rue principale. La Mairie, l'église, des commerces, tous endroits propices à rencontrer

des gens. Enfin, devant lui, sur le même trottoir, à une cinquantaine de mètres, il repéra un store. Il accéléra le pas ; un store déroulé pouvait être le signe tant attendu. Il en distingua la façade bien avant d'être parvenu à sa hauteur. Un café ! Ou, plutôt, une auberge : la décoration, les bacs en bois portant deux arbustes, un panneau, en forme d'enseigne, qu'il ne pouvait pas encore lire, semblaient bien le prouver...

Il s'en approcha. C'était une auberge. Fait surprenant, la porte était grande ouverte. Luc, prudemment, s'arrêta, presque certain qu'il découvrirait un tas de gravats.

Logique encore entravée : dans ce qu'il discernait de l'intérieur, rien de ça. Plus surprenant encore, une odeur d'oignons semblait s'échapper... Ayant un dernier regard pour la rue, n'y décelant rien d'anormal, il entra. Un spasme douloureux de son estomac l'avait ramené à la dure réalité, l'odeur familière avait ravagé sa méfiance.

Et puis, sa tête tournait, tout avait été trop vite. Son esprit exigeait des points de référence connus. L'arrivée des extraterrestres, leur attaque fulgurante, ces kilomètres seul, cet agriculteur qui n'avait même pas daigné lui adresser un salut, et maintenant cette odeur, c'était trop ; il avait respiré profondément et s'était décidé. Un havre, enfin, il fallait l'espérer...

Les lumières, et la silhouette qu'il avait discernée au travers des rideaux, lui avaient redonné espoir. Le battant vitré poussé, avançant avec circonspection, se ménageant la possibilité de pouvoir réagir en cas d'imprévu, il se prépara à aller vers le petit comptoir. Mais rien ne s'était produit. Pourtant, sa raison, lui soufflait qu'un établissement faisant auberge, encore ouvert après de tels événements, ne pouvait être que suspect. Cependant, tout était paisible. Il repoussa la porte machinalement et, lentement, inspecta la salle à la recherche du propriétaire du lieu.

Le comptoir courait sur sa gauche. À droite, des tables soigneusement disposées. Dans le fond, des débris de chaises, rassemblés en tas, rangés dans un coin et appuyés contre un mur.... Il en revint au comptoir et chercha des yeux l'ombre entraperçue. Puis la trouva.

Un homme imposant, silencieux, était occupé à nettoyer des verres. Un geste machinal, anodin, rassurant, mais qu'il n'effectuait pas ces dernières minutes : l'homme l'avait vu entrer et s'était retranché dans ses habitudes... Nettoyer des verres n'était pas une tâche exigeant une concentration particulière, mais il l'exerçait avec une méticulosité qui ne trompait personne. Visiblement, il tuait le temps et s'était trouvé une contenance. Luc s'avança.

L'homme, enfin, prit en considération sa présence et, relevant la tête, déposant sur une tablette, sans se presser, le verre qu'il essuyait si bien, marmonna un « gut' Tag... »

Luc se présenta :

- Français... J'étais à Sion. Nous avons dégusté, fallait voir. J'ai une soif comme jamais. Et faim, aussi... Vous servez ?

- Oui... Bière ?

- Ce n'est pas de refus ! Trente kilomètres... Il n'y avait plus rien là-bas... J'ai des crédits de l'Armée, les acceptez-vous encore ?

L'aubergiste acquiesça de la tête.

... Quelques œufs et puis du pain. Si vous en avez, bien sûr.

- Reste du civet de lapin... D'hier... Ce matin le cuisinier n'est pas venu.

- Parfait ! Et... pour les crédits ?

La mimique de réponse était incompréhensible. Sûrement, compte tenu des événements, le bonhomme n'était plus enclin à accepter les crédits de l'Armée. Luc se rattrapa aussitôt...

... Vous savez, j'ai aussi des dollars ! Mais je compte passer en France et, avec cette désorganisation, si je pouvais en garder. Pour le cas...

- La banque accepte les deux.
- Alors je préfère vous payer en crédits.

(Mais la situation avait quelque chose d'absurde, de décalée : « *La banque accepte les deux* »... Comme l'autre se redressait, Luc lui happa le bras.)

... Quelque chose ne va pas : je n'ai pas vu de destruction sur mon chemin. À part nous, là-bas. Nos bunkers ont été totalement détruits... Pourtant, « ils » ont dû passer par ici, non ?

Le type, toujours imperturbable, consentit à abandonner ses bougonnements :

- Vous les verrez bien assez tôt ! Un de leurs engins, un truc massif comme un gros char d'assaut, stationne à l'autre bout du village. Des jours, il y en a plus... Quatre... Cinq... Une bonne cinquantaine sont passés sur l'autoroute, depuis un mois... Nous, on a ceux-là.

- Ils recensent la population ?
- Bof ! On ne les voit quasiment pas.
- Ben alors ? Pourquoi sont-ils là ?
- Va savoir... Il en vient, il en repart...
- Alors vous ne les voyez pas ?
- On les a bien assez vus !
- Leur tête ?
- Des sales gueules.
- Mais... l'apparence ?
- Des sales gueules, je te dis.
- Grands ? Petits ?
- Pas grand chose d'humain. Dans le temps, avec ces films américains, soit ils nous ressemblaient, soit c'était n'importe quoi. Mais on savait que ce n'était pas possible. Des conneries, quoi.
- Mais, l'apparence de ceux-ci ?
- Une tête, deux bras, deux jambes, la comparaison s'arrête là. Genre gorille sans les poils, si tu vois. Une sorte d'uniforme en cuir. Enfin, comme si c'était du cuir. D'ailleurs, on ne sait pas trop si c'est leur peau ou un uniforme. Plus grands. Beaucoup plus épais que nous. Des costauds.
- Et vous êtes resté ouvert...
- Tu aurais trouvé la porte close, mon gars !
- Dans le bout du village, avez-vous dit ?
- Si tu es venu par l'autoroute, c'est de l'autre côté... Pas loin du cimetière.
- Il y en a beaucoup ?
- Des engins ? Des fois quinze, des fois deux... En ce moment, il n'y en a qu'un.
- C'est un point stratégique, alors. Ils se préparent à passer en France !
- Un voyageur de commerce dit qu'il y en avait dans la vallée du Rhône il y a une dizaine de jours.
- Déjà ! Incroyable ! Il n'a rien dit de plus ?
- Il est reparti après que... Il est reparti ce matin chez lui.

Luc avait posé sa main sur l'avant-bras du bonhomme, une familiarité qui encouragerait le patron à s'étendre un peu plus, mais, ce dernier, à sa mine et à ses

regards, n'appréciait pas ce contact. Sa réticence se faisait de plus en plus perceptible. Luc tenta de prolonger...

- Déjà ?
- Dis, si tu veux que je te serve, il faudra enlever ta main !
- Veuillez m'excuser...

La mousse, s'accumulant dans la choppe, le patron retrouvait ses habitudes ; il consentit à reprendre la conversation.

- Déjà... Je vais te faire réchauffer ce civet. Tu peux t'installer à une table, je te l'apporterai...

La bière posée sur le comptoir, Luc s'en empara et l'avalait à pleines gorgées. Le bonhomme tournait les talons, en direction de l'office, pas le temps d'en commander une seconde. Il n'y avait plus qu'à attendre son retour.

Visiblement, le bonhomme était marqué par ces périodes qui suivent les défaites et lâchait ce qu'il savait au compte-gouttes. Lorsqu'il reviendrait, Luc pouvait espérer encore lui soutirer quelques précisions. Une description un peu moins succincte de ces êtres, ces engins et leur nombre, ce qu'avaient retransmis les informations civiles depuis ces derniers jours, et si il y avait eues encore informations... Si...

Avisant la table la plus proche, Luc Servier y emporta sa choppe. Il se libéra de sa musette, la posa à terre, tira une chaise, s'y effondra. Au diable la discipline militaire, après tout ! Il avait –enfin- quelques informations et ne regrettait ni sa décision, ni ces kilomètres. Oui, quelques précisions, bien que le bonhomme ne soit guère causant. Encore sous le choc de cette invasion, bien sûr, un choc qu'il masquait par ce ton bourru. Chacun avait ses réactions propres... Il avait été question d'un voyageur de commerce « avant hier », c'est donc que la vie n'était pas totalement paralysée. Il y avait eu ce cultivateur, sur ce tracteur... Vraisemblablement : On tentait de revivre. Par contre, si les « Autres » avaient été vus dans la vallée du Rhône, et si cette information s'avérait exacte, le fait était terriblement significatif. Ce Bourg n'était qu'un point de passage, rien de plus, commode pour leurs engins s'appêtant à déferler sur Ouest-Europe... Finir la guerre... Peut-être avaient-ils déterminé que cette zone était favorable comme centre géographique pour une occupation déjà prévue ? De simples spéculations, évidemment, « Ils » étaient tellement imprévisibles. Et tous les dirigeants, qui avaient cru, au début... À l'heure qu'il était, ces envahisseurs étaient peut-être au pied des Pyrénées. Passés en Italie ? Peut-être : les deux ! Déjà à Gibraltar, qui le savait ? S'ils avaient été aussi percutants en Asie... Toutes ces questions, vitales pour l'avenir de l'espèce humaine... Bientôt la Débâcle. Ou quelque chose d'approchant. C'était révoltant, cette facilité. Cela ne pouvait se terminer ainsi, passée la surprise, on se réorganiserait ! Ils avaient misé sur cette gigantesque tromperie. Tout n'est jamais aussi simple ! Tout se paie. Même si l'on agit avec une année d'avance. Après avoir, par son silence, dupé des gens pacifiques... Tout de même, ils avaient fait preuve d'une singulière efficacité !

Voilà qu'il repartait dans ses spéculations. Heureusement, le retour du patron derrière son comptoir mit fin à ses troublantes réflexions...

- Il faudra attendre un peu... Il me reste du pain...
- Si c'était possible... Une deuxième bière...
- Bien sûr.
- Prenez-en une, et venez la boire avec moi ?

Les deux choppes remplies, coincé par l'offre, le patron revint et les posa sur la table. Installé sur la chaise, face à Luc, il regardait pensivement le soldat en déroute avaler goulûment la boisson fraîche.

Luc reprit sa respiration, puis s'étonna :

- Ainsi, vous avez encore de la bière...
- On a de tout. Ils sont passés, et rien de plus. À part ceux qui sont dans le bout (du menton il désigna une direction qui devait être celle du cimetière).
- Comment sont-ils ? Leur physique ?
- Des sales gueules, je te dis. Pas grand chose d'humain.
- Mais vous avez laissé votre porte ouverte...
- On s'est aperçu que rien ne les énervait plus qu'une porte fermée, alors... Et puis, nous ne comprenons rien de ce qui s'est passé, avec ces montagnes de milliards de dollars dépensées pour l'armement.
- Alors vous poursuivez votre vie comme avant...
- On s'occupe. Il faut bien manger. Les champs sont fauchés et les bêtes alimentées.
- Et les usines ? Et que disent les radios ?
- Les radios, depuis trois semaines...
- Rien ?
- Tu devais être mieux placé que nous, non ?
- À la même enseigne, ça allait trop vite. Et ceux qui stationnent au bout de votre village ? Aucune animosité ?
- Sont rarement dans le village... Des permissionnaires, je suppose.
- Il y a forcément des points de résistance...
- Tant qu'ils nous laissent tranquilles...

Le tavernier afficha une moue dubitative, comme s'il avait, jusqu'à présent, totalement ignoré une telle possibilité. Vue la situation, Luc dut convenir que sa remarque était pour le moins hasardeuse. Mais le sujet avait déjà été abordé dans le village, puisque le bonhomme revint dessus...

- Je vois où tu veux en venir. Oublie ça !
- Certains ont essayé ?
- Ça n'a pas duré longtemps ! Le père Steiner avait organisé une réunion dans l'annexe de la mairie, un soir.
- Et ?
- Ils se sont tous défilés. Passées dix minutes il était resté le seul, alors il est venu ici, en braillant contre ses « lâches » compatriotes.
- C'était prématuré, peut-être. Un peu d'organisation... Ça ne s'improvise pas ! Mais leurs engins ne peuvent pas être invulnérables. Ensuite ? Pas d'autre réunion ?
- Il n'était pas là de deux minutes qu'ils sont arrivés.
- « Ils » ?
- Ces singes ! Ils l'avaient pisté. Un ordinateur mouchard, à la mairie, sans doute, avait enregistré.
- Ils sont entrés chez vous ? Ici ?
- Oui... Et ça n'a pas traîné. Les poignes qu'ils avaient, fallait voir ! Ils ont attrapé le Steiner, l'ont foutu à poil, et puis se sont mis à se le renvoyer comme une vulgaire peau de lapin. Un coup à l'un, un coup à l'autre, un coup contre mon comptoir... Il fallait entendre le vieux gueuler. Ça n'a duré que trois minutes. À peine... Et, d'un seul coup, l'un d'entre eux lui a attrapé la tête et... Crac ! Dévissée d'un seul coup...
- Et vous ?

- Si tu crois que ça donnait l'envie de protester ! Et quand j'ai entendu la tête de Steiner... Après, elle était toute retournée.
- Comment avez-vous fait pour vous échapper ?
- M'échapper ? Je n'aurais pas eu le temps ! Faut voir la rapidité de leurs gestes ! Ils sont repartis tranquillement, comme s'ils avaient fait une bonne blague. Des sortes de gloussements... Je peux te dire qu'un tel tableau te fait perdre l'envie de protester. On se fait tout petit, tu peux me croire ! Et puis il y avait Steiner, là, au pied du comptoir, avec ses yeux grand ouverts... J'ai appelé le voisin et nous l'avons enterré dans le jardin.
- Ça ressemble à un avertissement.
- Maintenant la fille prétend que son père est devenu un exemple pour nous tous ; doivent être suicidaires, dans toute cette famille...
- Trois semaines et ils étaient dans la vallée du Rhône ; deux ou trois jours après nous avoir canardés : évidemment, ça va vite... Pour peu que leurs engins soient amphibies. Mais on ne peut pas les laisser faire ! Pour l'instant, ils détruisent nos forces, mais ensuite, ce sera l'occupation. L'esclavage !
- Parle plus doucement ! Tu veux que je te dise ? Ils n'en ont rien à faire de nous. Voilà !
- Alors, pour le plaisir ? Pour la performance ? On n'a jamais vu un envahisseur combattre et se désintéresser de sa conquête après !
- Tu l'as dit ! Les Ricains, les Allemands, les Français, nous tous, nous en savons quelque chose. Mais, moi, c'est ce que j'en pense, c'est qu'ils n'en ont rien à faire de nous occuper.
- Uniquement pour s'amuser, pour humilier, nous ridiculiser ? Auprès de qui ?
- Leur nature.
- Je ne peux pas le croire. Nous allons réagir. Et cette fille Steiner habite où ?

Le patron s'était relevé. Il le planta, là, lui signifiant l'absurdité de toute poursuite d'une telle idée. Il repartit derrière son comptoir, comme pour retrouver le temps des années paisibles, pour placer un point définitif à cette idée saugrenue de résistance.

*

Luc n'avait rien appris de plus, hormis que, pourtant, à entendre cette réflexion du bonhomme, son champ de vision s'était soudainement éclairci. Une « razzia » ? Une simple expédition ? Il fallait se fier au bon sens des gens simples, qui savent placer un bémol aux chants ronflants de victoire des dirigeants. Et, quand il n'y avait même pas de chants...

Mais lui, à présent, qu'allait-il faire ? Contacter cette fille Steiner ?

Au départ, il avait pensé regagner Paris ou Lyon. Là-bas, des corps militaires devaient encore être actifs. Au pire, des groupuscules, des mouvements de résistance avaient dû se former. Il avait envisagé sérieusement de s'y enrôler mais, ce que venait de dire cet aubergiste le laissait dubitatif... Pourtant, ses instants de réflexion l'auraient mené à la même suite logique, aux mêmes suppositions, s'il avait osé pousser ses raisonnements à leur conclusion ultime : « un exercice d'invasion ». Ils écrasaient tout, seulement pour prouver qu'ils étaient les plus forts ? C'était vrai, depuis le début cette guerre déconcertait. Rien ne se passait « normalement ». C'était comme si l'ennemi s'amusaient à multiplier les incohérences stratégiques. Mais leur stratégie était singulièrement efficace s'ils ne poursuivaient pas le projet d'occuper

les territoires. D'ailleurs, Ils n'occupaient pas le terrain —ou si peu—, négligeaient magistralement les populations, ne réclamaient rien, se contentaient de pulvériser les défenses militaires, d'avancer toujours plus loin... Pourtant, ils auraient pu faire savoir leurs volontés. Leurs griefs ! Ou se faire comprendre. Exiger... Ou alors, réellement, la guerre était pour eux qu'un jeu ? Pour la « performance » ? Démontrer qu'ils détenaient le Pouvoir ? S'ils l'avaient voulu ? Quand ils le voulaient ? Partout ? Comme pour affirmer leur nature... S'y conformer... En ce cas, toutes les explications étaient inutiles. Le fracas d'un poing sur une table : rien de plus. Et si c'était ça : un corps expéditionnaire, provisoirement privé d'un adversaire à sa mesure, se retrouvant dans ce système solaire inconnu, simplement par hasard, décidant de prendre un peu de bon temps sur notre vieille planète, tout en ne laissant pas son matériel de guerre rouiller ? Une civilisation belliqueuse, toujours à la recherche d'un ennemi... Sous l'emprise du démon de la guerre ? Détruire, affirmer son Pouvoir... Un instinct... Et « entretenir sa forme », en quelque sorte. Seulement prouver sa force. Un jeu de destruction, grandeur nature, une sorte de Monopoly à l'échelle du Bras Spirale. C'était encore plus dangereux qu'une guerre de conquête ! Une civilisation n'admettant pas même l'idée de résistance. Un concept sans traduction dans leur langue, intraduisible. L'inadmissible mystère que l'on cure de son non-sens, impitoyablement. Comme pour ce Steiner. Un comportement ô combien dangereux : un Maître ne se souciant du cheptel que pour le nier ! Sans même le projet de le conserver pour l'exploiter : très dangereux comportement !

Mais impossible de laisser faire...

Il manquait d'éléments pour se faire une opinion définitive, mais une chose était sûre, et c'était aussi l'idée de cet aubergiste : dès le départ, tout le monde avait fait fausse route. « Ils » voulaient vaincre, c'est tout. Et ce Steiner avait payé aussitôt son idée de résistance. Comment avaient-ils été au fait, si vite, de cette réunion ? Là encore : l'informatique. Un ordinateur en veille devait trôner dans la pièce. Un réseau de surveillance qu'ils avaient détourné à leur seul profit, à n'en pas douter. Élémentaire... « Ils » avaient tout compris des us et coutumes, des façons de penser, des méthodes de pouvoir... L'organisation hiérarchique des pouvoirs leur avait mâché le travail...

Luc aurait pu tenter de localiser cet ordinateur et l'ausculter en se servant de la puce qu'il avait dans la chair de son bras, mais outre que cela pouvait être fort risqué, à quoi bon ? Alors, au préalable, une visite directe à cette fille Steiner, peut-être ? Comme l'amorce d'un réseau...

Soudain, une déflagration le fit sursauter ! Bien moins violente que celle qui avait broyé son bunker, mais, bien plus proche...

Une contre-offensive des forces Terriennes ? Luc tendit l'oreille, retint sa respiration...

Non : des bruits confus, à l'extérieur, des bruits qui avaient déjà cessé. Non, « ça » recommençait ! Des bruits... Des pas précipités... Une course, dans la rue...

Brutalement, la porte d'entrée s'ouvrit. Luc, stupidement, fixa l'ouverture béante : une jeune femme ! Une jeune femme, essoufflée... Vingt ans, à peine.

Elle resta interdite, hésita, puis, derrière elle, repoussa précipitamment le battant. Son regard parcourut la salle. Elle aperçut Luc mais ne s'y arrêta pas. Elle repéra la porte de l'office et, sans aucun doute, prenait déjà son élan pour s'y précipiter...

Trop tard ! L'entrée de la rue venait, violemment, d'être battue une seconde fois.

Pour Luc, une scène beaucoup trop rapide pour qu'il parvienne à en capter les détails... Des formes massives, sombres, avaient surgi. Combien ? Bien trop mobiles, impossible... Cinq ? Plus ? Il ne savait plus. Une allure à la fois trop fluide et trop vélocité. L'impression, la perception de plusieurs corps. Bruns... Des êtres de nuit... Silhouettes hautes, imposantes, terriblement rapides...

Des gestes précis, furtifs, que l'on peinait à distinguer... Des images... Saisies au vol... Luc fut frappé par celles des iris pellucides des yeux, et celles des orbites écartées qui formaient des boursouflures aux tempes...

Des visages durs... Des oreilles quasi inexistantes... Des petits nez, bizarrement différents d'un individu à l'autre... Des êtres luisants et musculeux, aux cuisses courtes et épaisses...

Des êtres que l'esprit humain classait immédiatement comme venus des enfers. Un enfer situé au-delà des ravins de l'espace...

Les Vainqueurs.

La petite meute des colosses avait visiblement atteint son premier but : acculer le gibier dans un espace restreint. Ils scrutaient la Terrienne avec attention, à l'affût du moindre geste, attendant qu'elle reprenne sa fuite illusoire, grâce à un étroit passage qu'ils laissaient, visiblement et intentionnellement, libre. Mais la jeune femme s'était figée sur place.

Son immobilité provoqua immédiatement un réflexe similaire chez ses persécuteurs, ce qui transforma l'étrange et dramatique ballet en une image d'un manège quasi à l'arrêt.

Elle "gâchait le jeu", c'était la sensation qui transpirait de la scène.

Luc, fasciné, tiraillé par des pensées contradictoires, se tassa lentement sur sa chaise. Se faire remarquer et c'était inévitablement attirer sur lui les foudres des Sérénéens qui, pour l'instant, ne faisaient aucun cas de sa personne. Les provoquer et c'était, peut-être, aggraver la situation. Il songea à ce que lui avait raconté le patron du restaurant et cela ne fit que torturer davantage sa conscience déjà bien ébranlée. Il était un soldat... Alors... Intervenir ? Ou pas ?

Maintenant, les créatures s'étaient remises à tourner autour de leur proie, lentement. Elles se rapprochaient imperceptiblement d'elle, en une sorte de danse hypnotique. Un tour de farandole s'étendant sur un siècle, sur un millénaire...

Luc se demanda s'il assistait aux prémices d'une attaque. Non, ces êtres n'avaient nullement besoin de se livrer à un quelconque rituel d'intimidation. C'était plutôt une jubilation contenue, une volonté manifeste de faire durer le plaisir. D'ailleurs, leur déplacement s'inscrivait dans une stratégie d'étouffement, et les espèces de gloussements, qui ponctuaient leurs gestes, semblaient plus trahir une satisfaction qu'une démonstration de haine.

L'image d'un dénommé « Steiner », renversé, au regard vitreux, se réinstalla dans l'esprit du soldat Luc Servier...

Intervenir ? La solidarité des vaincus... Alors, sortir son arme dissimulée sous son plastron, brusquement... Que pouvait-il tenter d'autre ? Provoquer une diversion et rien de plus. Gagner, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, pour permettre à l'Humaine de s'échapper vers l'office. Une manœuvre désespérée. Ou, plus résolument, tenter de les abattre, tous, à bout portant ?

Ridicule, il s'agissait de ne pas manquer -une seule- des cibles. N'en laisser aucune en vie. Leur prodigieuse rapidité de déplacement interdisait cet espoir fou. Et puis, cette teinte de leur revêtement, était-elle celle d'un uniforme ou de leur peau ?

Encore fallait-il que ce revêtement luisant ne fût pas une cuirasse de combat. Cela semblait épais... Ne comportait aucun pli aux niveaux des articulations... Et, enfin, encore fallait-il admettre qu'il puisse dégager son arme sans se faire remarquer...

Soudainement, l'idée lui parut dérisoire de soupeser ses chances. Aucune ! Tout juste espérer détourner leur attention. Gagner quelques secondes... Ensuite ? Gommer de son esprit ce qui s'ensuivrait.

Il réfléchissait trop. Les Sérénéens frôlaient déjà la Terrienne. Leurs mains, aux doigts courts, étonnamment mobiles, allaient et venaient, inquisitrices et brutales, obligeant le corps de la fille à un constant déséquilibre, qu'elle contrebalançait avec une remarquable économie de mouvements. Mais sa résistance s'effritait face à cette agression en règle, déjà la terreur s'installait sur ses traits... Aucune larme pour retarder la panique...

La scène était insupportable. Alors s'interposer ! Brusquement, le lieutenant Luc Cervier, officier des Transmissions de l'Armée des Nations Unies, sortit son revolver et mit en joue le groupe...

Mais les corps bougeaient trop vite. Et celui de la fille, lui, était aux trois quarts masqué... À la première décharge, saisirait-elle l'opportunité de s'éclipser vers l'office, gagner une problématique terrasse à l'arrière pour s'échapper vers les bois ? Encore fallait-il ne pas la blesser, elle...

Hésitant à tirer, Luc Servier hurla :

- Courbez-vous et sauvez-vous ! Ne vous inquiétez pas de moi ! À votre gauche ! Vite ! Vite ! Fuyez !

Le temps sembla s'arrêter. Silence et immobilité... Puis, lentement, les molosses s'animèrent et, au ralenti, pivotant, en vinrent à fixer son arme.

Comment percevoir la nature de leur réaction ? Si quelque fois il y en avait eu une... Enfin, progressivement, tout en s'écartant les uns des autres pour disperser les cibles qu'ils constituaient, ils s'animèrent et se mirent en mouvement... Luc était prêt à ouvrir le feu, tout en sachant que sa dernière minute était venue. Mais la jeune femme n'avait pas encore profité du sursis pour s'esquiver, qu'attendait-elle !

À l'ultime instant, le doigt de Luc Servier s'immobilisa : il venait de compter mentalement ses adversaires. Il se sentit comme frappé de nausée. Il comptait trois étrangers face à lui... Des ombres s'étaient éclipsées. Où ? Et cette humaine, délaissée, qui n'exploitait pas la diversion !

Un mouvement brusque, dans son dos, lui fit prendre conscience de son drame. Là, déjà, derrière lui, ils les pressentait...

Cette danse lente, hypnotique, avait endormi sa vigilance...

Avaient-ils immédiatement repéré son uniforme, puis l'avait négligé ? Cette puce informatique, dans son bras, qui l'avait trahi ? Elle répertoriait, dans le détail, leur dotation en équipement, précisant qu'il était doté d'une arme...

Oui. Dès leur entrée dans l'établissement, probablement, ils avaient vu son uniforme et ses insignes qui hurlaient son appartenance aux forces d'intervention de l'ONU. Mais lui, regard rivé par ces masses qui évoluaient autour de la Terrienne, hésitant à dégainer son arme...

Dans un sursaut, Luc fit volte-face. Juste à temps pour voir un poing s'écraser contre sa poitrine. Un choc énorme, puissant. Luc encaissa le coup en grimaçant. Durant quelques secondes, en appui sur une jambe, il lutta pour retrouver son

équilibre. Un second coup, rugueux, le projeta contre un mur. Un bruit métallique accompagna sa chute. Hébété, il regarda la crosse de son arme glisser sur le carrelage. Elle partit, buta contre un pied de chaise, puis s'immobilisa...

Elle semblait curieusement proche, dansante... Il comprit alors qu'on le remettait debout. Il tendit la main, mais se ravisa : trois paires de jambes torsées se dressaient devant lui. De curieux bruits, comme ces gloussements...

Il se prépara mentalement à l'avalanche de coups. Mais ce fut une bourrade qui le décolla du sol pour le plaquer, en une fraction de seconde, sur le comptoir, à trois mètres. La salle tourna autour de lui comme un grand manège affolé. Tout était flou, informe. Il crut s'être évanoui. Un déchirement sec le ramena à lui. Il eut soudain froid. On le remit brutalement sur pied. Il se vit torse nu, des lambeaux de son uniforme pendant jusqu'aux genoux. Il serra les dents, banda les muscles, se retint même de respirer. Ne pas bouger. Attendre et paraître soumis. Attendre une opportunité. Mieux la calculer...

Un peu plus loin, les deux autres Sérénéens avaient dénudé la fille et l'avaient renversée au sol.

Et maintenant ? Quelle idée allait germer dans ces cerveaux victorieux ?

Il se sentit soulevé, poussé : on le rapprochait de la jeune femme à grand renfort de coups et d'empoignades. À quel nouvel amusement allaient-ils se livrer ? Les forcer à s'accoupler ? Un jeu encore plus sinistre ?

*

Son imagination galopait tel un cheval en furie. Il s'obligea à compter seulement les chocs qui lui faisaient vraiment mal et heurta la fille sans même s'en apercevoir. Les trois Sérénéens se placèrent en cercle. Les gloussements montaient en intensité. Ils attendaient...

Tout comme Luc, la jeune femme avait compris. Alors qu'elle cherchait à dissimuler sa pudeur sous ses haillons, leurs regards se croisèrent le temps d'une supplique désespérée. Comment se soustraire à cette injonction sans équivoque aucune ? Les autres, de ces étranges yeux, fixement, les observaient. Leur patience serait plus que brève. Alors ? Faire semblant ? Même mimer l'acte serait révoltant !

Et les secondes fuyaient.

Il fallait pourtant s'y résoudre, avant que ces êtres ne transforment leur impatience en exaspération, en violence, assouvissent leur besoin de destruction qui saturait la salle... Luc se rapprocha de la fille. Lentement. Doucement. Il tendit le bras. S'arrêta. Recula. S'avança encore. Hésita...

Trop tard. Les gloussements s'étaient déjà mués en grognements. Un poing s'écrasa entre ses omoplates. Puis un second. Puis une avalanche. Des poings rageurs le martelaient sans aucune retenue. Il fut précipité plusieurs fois contre le comptoir. Une fois de trop et sa tempe heurta le bois verni. Aussitôt la conscience s'évada de sa tête. Insensible, il n'entendit plus que les coups qui claquaient sur son corps, comme si ce corps ne lui appartenait déjà plus. Un bizarre brouhaha feutré accompagnait sa destruction. Il se sentit basculer sur un flanc, puis sur l'autre, au gré des heurts. Jeté à terre, il s'évertua sans grande réussite à se recroqueviller en chien de fusil et s'abandonna, joue contre le carrelage, à son idée de fin.

*

Contre toute attente, il n'était pas mort : le carrelage était froid. Des taches noirâtres s'étiraient... Du sang ? Son sang ? Tout près, à sa hauteur : le visage

tuméfié de la fille ? Un dernier choc l'avait poussé là. Son crâne douloureux annihilait toute réflexion et plus aucun bruit ne lui parvenait. Il opta pour la prudence et resta immobile. Rassembler les débris de la réalité, de comprendre la situation ? Non : la mort venait. Ainsi c'était comme ça que l'on mourrait : en se regardant partir, en emportant quelques images brisées, en fixant quelques taches de sang sur un visage tuméfié... Détruit ? Tous les deux avaient été détruits, oui. La jeune femme et lui. Les autres ? Ils étaient encore là, quelque part, tout proches. Que faisaient-ils ? Réfléchissaient-ils à une nouvelle persécution ? Absurde de leur part... L'ombre d'une botte repoussant sans ménagement le visage de la jeune femme, puis se déplaçant dans son champ de vision, lui confirma la pire de ses craintes : il était encore vivant. Alors ? Le retour aux brutalités ? Il ne se sentait pas capable d'en subir davantage. Il attendit les coups en serrant les dents, alors que la douleur reprenait possession de son corps.

Mais rien. Seulement des bottes qui remuaient autour de lui, crissaient sur la céramique. Il sentait les masses se mouvoir, et son appréhension grandissait. Mais les coups tardaient. Et l'attente devenait insupportable ! Était-ce ça, leur nouveau jeu ? Roder, se tenir à l'affût, frapper au moment opportun ? Quand ?

*

Il n'avait aucune envie de bouger. Bien plus, il puisa dans cet immobilisme la conscience de son existence d'humain. La passivité, pensée, n'était-elle pas –déjà– une forme de lutte, un début de protestation ? Un semblant de révolte ? Presque : de la résistance ? Alors lui vint à l'idée que chaque seconde qui s'écoulait prenait des allures de victoire. Ses agresseurs en avaient-ils conscience ?

Mais...

Mais on le poussa du pied sans ménagement, le faisant rouler contre la jeune femme toujours inconsciente. Qu'espéraient-ils encore ? Qu'ils se livrent à quelque simulacre amoureux dans leur état ? La réponse vint sous la forme d'un jet puissant et chaud. De la pisse ! Des déjections ! Une ombre immense était cambrée au-dessous d'eux et éjectait des giclées nauséabondes. Un renflement se gonflait... Se vidait... Des gloussements de plaisir ponctuaient l'écoulement épais, saccadé, intarissable.

Luc pressa violemment ses paupières, serra contre lui le corps de la fille, pria pour que cela cesse enfin. Mais le corps n'en finissait pas de se vider de son brûlant liquide, ponctué par des soubresauts infâmes.

Quand, soulagé à son tour, le troisième Sérénéens se releva, que le cuir de son uniforme se réajustait sur son corps, Luc vit quelque chose qui acheva de le briser. Ces Sérénéens étaient-ils des Sérénéennes ? Des femelles, si cela se pouvait ?

Des femelles, dont le jeu avait apporté l'exubérante satisfaction de mater ces Terriens rétifs ? Des femelles, des amazones, des walkyries, dont l'armement avait écrasé les unités militaires de l'ONU en quelques semaines, les avaient anéantis...

*

À présent, l'humiliation exécutée, elles quittaient le restaurant. Les gloussements qu'elles pulsaient semblaient dire : "Vous n'êtes rien." Qu'auraient-ils pu signifier d'autre ! Luc attendit longtemps avant de se décider à bouger. Il n'aurait su dire combien de minutes ou d'heures. Quand il s'en sentit la force, avec mille précautions, il éloigna la fille de la flaque rougeâtre et l'appuya, assise, contre le comptoir. Elle était toujours inconsciente. Ses multiples plaies, brûlées par l'urine, ulcérées par les

acides, exprimaient un suintement dégoûtant. Lui-même devait être dans le même état. Une immense honte l'habitait, désespéré, il essaya longtemps de la dominer.

Alors une main lui tendit une serviette mouillée. Il la prit, dans un silence pesant, grimaçant à la douleur de ses côtes meurtries. Détournant son regard de celui qui lui avait tendu le linge, il épancha maladroitement le visage mis à vif, face à lui, avec des gestes lents. Doucement. Puis, n'y résistant plus, son regard croisa celui de l'aubergiste...

- J'ai besoin de beaucoup d'eau.
- À la cuisine... Il y a ce qu'il faut. Vous allez en avoir besoin. Oui... Besoin de beaucoup d'eau...

Alors, Luc Servier souleva le corps inerte de la jeune femme et chercha des yeux la porte de l'office. Oui... Ils auraient besoin de beaucoup d'eau pour laver « ça »...

van_malaerth_sf2@tiscali.fr

<http://www.van-malaerth-sf.fr.fm/>